

► comment ça marche. Lui, il a un sujet de préoccupation, et il veut agir sur ses contemporains pour les amener à penser différemment ce sujet. Il va du sujet au sujet vers l'objet et moi je vais du sujet à l'objet pour retourner au sujet ; c'est pourquoi j'écris des livres d'histoire, de théorie ou de philosophie. Pour découvrir des rapports constants entre les faits. Mais il m'arrive aussi d'être littéraire. Sur l'Irak, par exemple, puisque vous en parlez, moi je prétends faire sujet-sujet en passant par l'enquête des faits. Je me pose des questions empiriques, historiques : qu'est-ce que c'est que l'Irak ? d'où viennent ces gens ? etc. Je crois avoir plus le sens de la complexité et peut-être moins le sens de l'efficacité. Je dirais, à la limite, que nous n'avons pas la même perception de ce qu'est un intellectuel. Ceux dont il parle sont des gens notoires ou des notables. Ce ne sont pas ce qu'on appelle des ouvriers du concept, ce sont des figures de la vie parisienne... Pour moi, l'intellectuel c'est un enseignant et pour lui c'est un écrivain.

B.-H. L. : Pour moi, un intellectuel c'est un écrivain qui de temps en temps, provisoirement, *devient* un enseignant. Je ne crois pas qu'on soit intellectuel à temps complet. Et c'est pourquoi je n'aime pas ton idée d'ouvrier du concept. Je ne crois pas qu'être un intellectuel soit un « état », un « métier ». On est écrivain, artiste, etc. ; et, de temps en temps, de loin en loin, on interrompt le face-à-face avec son travail et on devient un intellectuel. Quant à ces histoires de « spectacle », es-tu certain d'être complètement hors du coup ?

Globe : Est-ce que vous vous êtes préoccupé de savoir, par exemple, si vous étiez à la une de *l'Observateur* vous l'ignoriez ?

“ les intellectuels dont tu parles sont des figures de la vie parisienne, pas des ouvriers du concept ” Régis Debray

R. D. : Non, ils m'en ont informé hier. Tu parles à un médiologue. Les problèmes de transmission me passionnent. Cet article a été coupé, avec mon consentement, d'à peu près 30 %. Donc j'avais le choix entre transmettre une pensée amputée mais transmettre, et publier intégralement mais dans un bulletin assez confidentiel. J'ai finalement fait le pari d'une transmission simplifiée, donc prêtant le flanc à la polémique. Mais je n'ai pas, bien sûr, demandé à être en couverture ...

Globe : Vous avez parlé de quelqu'un qui semble vous réunir, Malraux, mais il y a également un long portrait d'Althusser dans le livre.

R. D. : Il faut dire de ce livre qu'il se lit de façon très agréable, parce que c'est aussi une enquête. On a toujours plaisir à écouter parler des gens, à découvrir des personnalités, il y a un côté tout à fait passionnant. Ça rebondit. Avec des textes subjectifs, des interludes qui sont comme des échappées, tout à fait savoureuses ou réfléchissantes. Une belle promenade dans le siècle. Althusser, c'est compliqué. J'ai toujours un peu refoulé la question Althusser vis-à-vis duquel, d'abord, je ne me suis pas bien conduit puisque le refoulement m'a justement conduit à ne plus aller le voir. C'est parce que je ne l'avais plus vu depuis à peu près six ou sept ans que je ne me suis pas manifesté au moment de sa mort.

B.-H. L. : Moi, c'est l'inverse. Ou plutôt c'est parce que je ne l'ai, comme toi, plus revu que j'ai écrit ce chapitre et terminé le livre sur lui.

Globe : Est-ce que les intellectuels passent encore auprès de la jeunesse ? Est-ce qu'ils passent à travers les médias et leur effet réducteur ? Est-ce que la fonction des intellectuels n'est pas modifiée ?

R.-D. : Bernard est une des figures classiques de l'intellectuel. Il aime la posture prophétique... Même pour annoncer une platitude, genre « *L'intellectuel doit assumer ses contradictions* ».

B.-H. L. : Oui, mais toi tu l'as dit au bout de deux cents pages (je pense toujours à tes *Masques*), moi il m'en a fallu trois... Plus sérieusement, si vraiment j'ai la posture prophétique, c'est un très mauvais point parce que je crois vraiment que ça, c'est mort. Il n'y a plus de « demande » pour l'intellectuel purement prophétique. Alors disons que j'essaie de croiser peut-être des restes ou des nostalgies de cette posture avec le souci de la complexité d'une part, et puis la littérature de l'autre. La position prophétique pure – si elle ne fait pas droit à l'exigence de complexité, à l'exigence de refroidissement des passions communautaires et collectives – fera rire dans une génération. Sauf, autre condition, à faire de la littérature. Bref, l'intellectuel au sens Sartre devant Billancourt, Zola écrivant *la Vérité en marche*, les discours de tribune de congrès de Malraux prenant la pente de plus grande simplicité, c'est un truc qui devient impossible. Comment la résumer, cette posture ? C'est celui qui pense qu'il y a un sens de l'histoire. Et ça, je crois que c'est fini, c'est fini ou ridicule. Le dernier était Sartre, il y a eu une petite tentative de résurrection avec Foucault au moment de l'Irak.

Globe : Est-ce que la question irakienne va provoquer des fractures historiques dans l'histoire des intellectuels ? Des fractures telles qu'on en connaît et qu'on les lit dans *les Aventures de la liberté* ? Quelles seraient les lignes de fracture ?

R. D. : Pour moi, la question de la guerre en Irak est purement conjoncturelle. J'en parle donc comme d'une question stratégique, et m'y oppose comme stratégiquement contre-productive. Mais je n'en fais pas une question métaphysique. Elle me semble exclusivement relever du politique, c'est-à-dire de l'appréciation qu'on peut porter sur ce qu'est la politique étrangère de la France. Je n'en fais pas une question de principe. Il est vrai que l'Irak est un formidable révélateur et accélérateur sur le plan politique ; un révélateur des vraies conceptions de tout un chacun en matière de politique étrangère. Comme toutes les guerres, elle nous sert de papier de tournesol.

B.-H. L. : Je ne crois pas que ce soit du tout une affaire conjoncturelle. Il y a des vrais affrontements de vision du monde derrière tout ça. Et donc, à terme, des ruptures.

R. D. : Tu insultes mes amis, comme Gilles Perrault...

B.-H. L. : Je crois en effet que ce type d'intellectuels manquent à leur éthique la plus élémentaire. Leçon de l'histoire : le pacifisme pur (l'idée que la paix en soi est une valeur sainte est une idée aussi conne et, à terme, aussi criminelle que le bellicisme pur (l'idée que la guerre est, en soi, une valeur sainte). Voilà un terrain où il faudrait des positions nuancées, complexes...

Globe : On aurait donc fait Munich sans le savoir...

R. D. : Vous parlez du phénomène Munich, s'agit-il de septembre 1938